CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
215e LIVRAISON

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

21



LUCIE DIDIER

DRAME EN TROIS ACTES

PAR

MM. LÉON BATTU ET JAIME FILS



REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 12 JANVIER 1850.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

DIDIER, négociant, 35 ans.........	MM. Félix.	CHAMPAGNE, domestique....	M. Galabert.
MARTIN, son associé, 45 ans........	Delannoy.	LUCIE, femme de Didier, 25 ans.....	Mme Fargueil.
SARZANNE, banquier, 30 ans......	Monrose.	ALICE, femme de MARTIN, 25 ans..	Mlle Arène.

ACTE PREMIER.

Un cabinet de travail chez Didier à la campagne.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DIDIER, seul.

(Au lever du rideau le jour commence à paraître, Didier travaille encore à la lueur d'une lampe placée sur son bureau. — Il éteint sa lampe, se lève et va écouter à la porte de droite. Il descend.)

Oh! oui, je la referai, cette fortune deux fois perdue! Je la referai pour ma femme d'abord, pour ma fille ensuite. Voici le jour. Pauvres anges! Elles dorment en paix, le sourire sur les lèvres, sans se douter de mes veilles... veilles bénies qui m'ont permis de ne pas changer leur repos en inquiétude, leurs sourires en larmes et qui m'ont aidé à leur cacher la ruine... presque la misère... (Avec joie, se rasseyant.) J'ai encore une bonne heure devant moi, allons, allons! .. travaillons, travaillons!... (Il écrit avec ardeur. Lucie entre. La voyant ; bas.) Ma femme!

SCÈNE II.

DIDIER, LUCIE.

LUCIE, à part, le regardant.

Pauvre cher Paul!

DIDIER, feignant de l'apercevoir.

Tiens! c'est ma femme! (Il se lève joyeux.) Bonjour ma petite chatte! ça va bien? Nous avons gentiment dormi, hein?... — Oui!... allons, tant mieux!

LUCIE.

Et toi, Paul?

DIDIER.

Moi? ah! ne m'en parle pas!... Croirais-tu qu'à huit heures je n'étais pas encore réveillé? paresseux!... Gronde moi, ma femme, ça me secouera, ça...

LUCIE.

Tu écrivais?

DIDIER, d'un air nonchalant *.

Oui... je m'étais mis là... par hasard, sans y penser, je m'amusais à parcourir le relevé de tes dépenses, et je me demandais comment tu fais pour dépenser si peu... 500 francs ce mois-ci! c'est le sublime de l'économie. Il est vrai que je ne compte pas le prix de la parure que je t'ai donnée il y a huit jours.

LUCIE.

Laquelle!

DIDIER.

Eh bien! ce bracelet de grenats, ce... cette...

LUCIE.

Oh! sois tranquille, mon ami, j'ai renvoyé cette parure...

DIDIER, étonné.

Tu l'as renvoyée... mais quand je te l'ai apportée, tu paraissais si heureuse que tes yeux, tes beaux yeux se sont remplis de larmes. (Il l'embrasse.)

LUCIE.

J'ai été heureuse de l'intention, voilà tout.

DIDIER.

L'intention... l'intention... c'est très-joli ; mais ça ne se porte pas en collier ni en boucles d'oreilles... l'intention, et je n'entends pas, Madame, que vous vous enterriez plus longtemps au Coudray... Je veux que nous retournions à Paris... nous sommes riches, très-riches... il faudra que je te donne une voiture, et puis, tu ne sais pas? dans quelque temps, j'achèterai un hôtel, entre cour et jardin, aux Champs-Élysées, en bon air, pour notre Pauline... notre chère petite fille. (Essuyant ses yeux.) C'est drôle, quand je prononce ce mot-là : petite fille... et que je pense que ça veut dire une créature toute frêle, toute blanche et rose, avec des petits pieds, des petites mains, une voix argentine qui dit : PAPA! MAMAN! et que c'est à moi, que c'est mon bien, mon trésor.... je suis bête ; mais quand je prononce ce mot-là, je ne peux pas m'empêcher d'avoir une larme dans les yeux.

LUCIE.

Didier! oh! tenez, Didier, vous êtes l'homme le meilleur, le plus digne que je connaisse. Didier, je vous aime!

DIDIER.

Parbleu! je le sais bien! (Il l'embrasse.)

LUCIE **.

Et pourtant je vous en veux!

DIDIER.

Tu m'en veux.

LUCIE.

Oh! beaucoup!

DIDIER, se levant.

Et pourquoi donc, bon Dieu?

LUCIE.

Je vous en veux d'être si riche!...

DIDIER, riant.

Ah! par exemple! voilà un drôle de reproche.

LUCIE.

Et de ne m'avoir jamais dit quel était au juste le chiffre de cette grande fortune.

DIDIER, embarrassé.

Dam!... ma foi... je ne le sais pas moi-même ; les grands négociants comme moi, lancés dans des spéculations... gigantesques...

LUCIE, doucement.

Se ruinent quelquefois, Didier, et alors pour cacher à leur femme l'état embarrassé de leurs affaires, ils affectent une fortune qu'ils n'ont plus et passent leurs nuits au travail, afin de soutenir un rang au-dessus de leurs ressources...

DIDIER, troublé.

Ah! ah! par exemple! je ne comprends pas. Il faut être tièrement imbécile pour...

LUCIE.

Non! il faut avoir un grand cœur comme le vôtre, Paul!...

DIDIER.

Quoi! tu sais...

LUCIE.

Tout, mon ami...

DIDIER.

Oh! Lucie! Lucie! pardonne-moi!... (Il va s'asseoir au bureau à droite.)

LUCIE, lui prenant la tête dans ses bras.

Quoi donc? de n'avoir pas eu confiance en moi? de n'avoir pas osé me dire : Lucie, nous n'avons plus de fortune!... Est-ce ta faute?

DIDIER.

Oh! non!

LUCIE.

Eh bien! maintenant, Paul, laisse-moi t'interroger, afin que je puisse te soutenir, te défendre au besoin. Veux-tu compter avec moi, dis?

DIDIER.

Le compte ne sera pas long, Lucie... nous n'avons plus rien!

LUCIE, après un silence.

Ces quatre cent mille francs, héritage de M. de Villeneuve, le parrain de notre fille, cet argent auquel tu n'avais jamais voulu toucher, le regardant comme la dot de Pauline...

DIDIER.

Mon Dieu! veux-tu le savoir, Lucie?

LUCIE.

Je veux tout savoir.

DIDIER.

Cet argent est le seul qui puisse nous sauver aujourd'hui. Cette usine, entreprise sous la raison Didier et Martin, et détruite il y a un an, par l'inondation du Furens, qui a été le signal de ma ruine et de celle de mon pauvre associé ; cette usine nous coûte à l'heure qu'il est, un million trois cent cinquante mille francs!... Martin et moi, nous avons payé un million en demandant un an pour compléter le paiement. Martin nous a quittés, s'est exilé, en me disant : Je pars pour les Indes, j'ai là-bas de nombreux amis, et avec mon courage, mon activité, mon intelligence, dans un an je rapporterai une fortune ou le diable m'emportera. L'année s'est écoulée, Martin n'a plus reparu... c'est que Martin n'a pas d'argent... et moi...

LUCIE.

Toi, tu n'as plus que la dot de ta fille?

DIDIER.

Oui.

LUCIE.

Et les créanciers n'attendront pas davantage?...

DIDIER.

Non.

LUCIE, après un silence.

Ne faut-il pas ma signature pour toucher cet argent?...

DIDIER.

Oui.

LUCIE, tirant un papier de sa robe.

La voici.

DIDIER.

Comment!

LUCIE.

Je savais tes affaires aussi bien que toi, Didier, il faut payer.

DIDIER.

Mais, Pauline...

LUCIE, souriant.

Lorsqu'elle sera grande, Didier, nous lui aurons rendu sa dot... et si nous ne le pouvions pas... je dirais alors à ma fille : Il s'agissait du nom, de l'honneur de ton père, c'est-à-dire de ton nom, de ton honneur à toi-même... Cette dot-là était plus précieuse que l'autre, c'est pourquoi nous n'avons pas hésité à te la conserver au prix d'une fortune.

DIDIER, la serrant dans ses bras.

Oh! merci! merci! car tu ne sais pas quelles tortures on éprouve à se dire : J'ai été honnête homme toute ma vie, et demain... demain, je serai déshonoré!... Merci, Lucie, merci... tu es un ange, vois-tu!

LUCIE, sonnant.

Il faut envoyer immédiatement l'ordre de payer, de tout payer intégralement, sans réserves aucunes...

DIDIER, signe le papier, le met sous enveloppe, et le remet à la domestique qui entre.

Faites porter cette lettre sur-le-champ à M. de Sarzanne, mon banquier. (La domestique sort.)

LUCIE, vivement.

Sarzanne?... il est...

DIDIER.

Mon banquier depuis six mois. Allons, à partir de ce jour, Lucie, devant Dieu, je dois quatre cent mille francs à ma fille, et ces créanciers-là, ça ne s'oublie pas.

LUCIE, à part.

Sarzanne!... (Bruit de voix au dehors.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, effaré.

Madame, il y a là un monsieur qui veut entrer et qui ne veut pas dire son nom.

* Didier, Lucie.
** Lucie, Didier.

DIDIER.

Qu'est-ce que vous dites?

LE DOMESTIQUE.

Le voilà !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARTIN, ALICE, puis CHAMPAGNE.

DIDIER.

Que signifie?...

MARTIN, entrant.

Ça signifie que c'est nous, parbleu !

DIDIER.

Martin! (Ils s'embrassent.)

LUCIE, s'élançant vers Alice.

Alice!

ALICE, l'embrassant *.

Chère Lucie!...

MARTIN, quittant Didier et allant vers Lucie **.

Chassez-croisez !... (Repoussant Alice.) Pardon, ma femme!... (A Lucie.) Vous permettez?... (Il embrasse Lucie, Didier embrasse Alice ***.) Ah ! ça fait du bien !... (Revenant à Didier.) Encore, mon vieux Didier! (Il l'embrasse.)

LUCIE.

Comment! c'est vous, dont nous parlions il n'y a qu'un instant.

DIDIER.

Arriver ainsi à l'improviste! sans prevenir!

MARTIN.

Est-ce que la surprise ne t'est pas agréable?

DIDIER.

Oh! si... si, je te le jure! Avant tout, Martin, reviens-tu content de ton voyage?...

MARTIN.

Enchanté ! ma fortune est faite!

DIDIER, à part, joyeux.

Sa fortune est faite !

MARTIN.

Je t'aurais bien écrit à mon retour, pour vous annoncer ma visite ; mais une chose m'en a empêché.

LUCIE.

Laquelle, donc?

MARTIN.

C'est que mon arrivée ne s'est effectuée qu'hier, et qu'alors il aurait fallu que j'apportasse ma lettre moi-même.

DIDIER.

Pourquoi ?

MARTIN.

Comment pourquoi?... quel jour sommes-nous donc aujourd'hui ?...

ALICE.

Le 20 août.

MARTIN.

Le jour de Sainte-Lucie.

LUCIE.

Ma fête!

DIDIER, se frappant le front.

Ah! mon Dieu! moi qui l'avais oublié !

MARTIN.

Oui, mais nous !... (Appelant.) Champagne! Champagne !... c'est mon groom !... Champagne ! il s'appelle Blesmard, mais j'ai préfére Champagne.. ça fait mieux. . Allons donc, paresseux!

CHAMPAGNE, entrant chargé de caisses et de fleurs.

Voilà, voilà, Monsieur... c'est que c'est joliment lourd !

MARTIN.

Fainéant ****!

CHAMPAGNE, à Didier.

Ah! Monsieur... j'en appelle à Madame... j'apporte ça des Indes. . pas les fleurs... les fleurs viennent de chez madame Prevost, à Paris... c'est joliment cher... quarante-cinq francs !

MARTIN.

Imbécile !

CHAMPAGNE, à Martin.

Ce n'est pas ma faute, Monsieur, j'ai joliment marchandé .. (Pendant ce temps, Lucie et Alice ont ouvert les caisses.)

LUCIE, s'extasiant.

Mais ce sont des folies !. .

CHAMPAGNE.

Je l'ai toujours pensé, Madame.

* Lucie, Alice, Martin, Didier.
** Lucie, Martin, Alice, Didier.
*** Lucie, Alice, Martin, Didier.
**** Lucie, Alice, Didier, Champagne, Martin.

MARTIN.

Allons, c'est bien; va-t'en *.

CHAMPAGNE.

Oui, Monsieur; seulement je ferai remarquer à Monsieur, que j'ai joliment faim.

DIDIER, riant.

Il est drôle, ton domestique.

MARTIN.

Oui, il est assez stupide.

CHAMPAGNE, à Didier.

Si Monsieur voulait m'indiquer l'office... Ce n'est pas la peine que Monsieur se dérange, je trouverai...

DIDIER.

Parbleu ! descends et fais-toi donner ce que tu voudras. Tu diras en même temps qu'on nous serve à déjeuner.

MARTIN.

Mais nous n'avons besoin de rien.

CHAMPAGNE.

Oh! Monsieur, je vous assure que si... même que Monsieur et Madame ont joliment bâillé depuis Paris...

MARTIN.

Allons, c'est bien, va, mal élevé... je finirai par te chasser.

CHAMPAGNE.

Oh! qu'il n'y a pas de risque... ma marraine ne le souffrirait pas! Je vas à l'office. (Il sort.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins CHAMPAGNE.

DIDIER, à part **.

Avoir oublié la fête de ma femme, c'est impardonnable!... c'est la première fois... depuis six ans.

LUCIE, qui, aidée d'Alice, s'est parée des cadeaux.

Mais c'est magnifique!... Regarde donc, Didier, ces coraux, ce cachemire..

MARTIN ***.

Il arrive en droite ligne de sa ville natale... Oh ! j'ai bien autre chose encore ! j'ai des plumes admirables, des oiseaux empaillés, un tigre !... je ramène un tigre... empaillé aussi... enfin, une collection complète de produits du pays... rien n'y manque.

DIDIER, voyant Champagne et la servante apporter la table.

Déjeunons d'abord... ensuite tu nous raconteras tes voyages.

MARTIN.

Volontiers.

CHAMPAGNE, bas à Martin ****.

Monsieur, je crois que je ne serai pas trop mal ici... Le vin est potable, la maison paraît assez confortable. (A part.) Et la petite bonne aussi.

ALICE.

Champagne !

CHAMPAGNE.

Plaît-il, marraine ?

ALICE.

Portez tout cela dans la chambre de Madame.

CHAMPAGNE.

Oui, marraine. (Il prend les paquets et suit la bonne qui lui montre le chemin.)

LUCIE, à Alice.

Ton domestique est ton filleul?

ALICE.

Oui, un pauvre enfant que j'ai retrouvé là-bas, orphelin et dans la misère.

MARTIN.

C'est égal... il ne devrait pas t'appeler comme ça marraine à chaque instant... ça ne fait pas bien.

DIDIER.

Allons, allons!... déjeunons. (Ils se mettent à table *****.)

MARTIN.

Ma foi, volontiers .. je crois décidément que Champagne avait raison... je meurs de faim .. Mes enfants, vous saurez d'abord que. . mais après ça... Voyons, est-ce que tu tiens beaucoup à ce que je te raconte ma traversée?

DIDIER, riant.

Ma foi, non...

MARTIN.

Eh bien! tant mieux! car je t'avouerai qu'elle a été d'une

* Alice, Lucie, Didier, Champagne, Martin.
** Alice, Lucie, Martin, Didier.
*** Alice, Martin, Lucie, Didier.
**** Alice, Lucie, Didier, Champagne, Martin.
***** Martin, Lucie, faisant face au public; Didier, Alice, tournant le dos au public.

ALICE *.

Didier, je vous en prie, trouvez-moi embellie, si vous ne voulez pas m'attirer des désagréments dans mon ménage.

LUCIE.

Comment?

ALICE.

Ah! c'est que c'est un drôle de corps que monsieur Martin. Figure-toi, ma chère, que plus on me fait la cour, plus il m'aime. Quand pour mon malheur on ne fait pas attention à moi, il semble que je n'existe plus pour Monsieur.

MARTIN.

Ah! tu exagères!

ALICE.

Du tout!

MARTIN.

Eh bien, après, quand ce serait vrai? Voyons, est-ce qu'il n'est pas bien naturel d'aimer à voir briller sa femme? Quand je la vois entourée d'adorateurs, je me dis : allez, allez, mes enfants... posez... arrondissez les bras, mettez la bouche en cœur, faites la roue, soupirez, chantez, pleurez; ça me va, ça m'amuse, je suis content... Cette petite femme-là pour laquelle vous vous donnez tant de mal, c'est à moi, c'est mon bien, que vous m'enviez, c'est mon trésor... vous voudriez me le voler... eh bien, tâchez **!.. Et ça me remue, ça m'excite... Aussi, quand je pense que voilà un an que j'habite Chandernagor! des gens incapables d'apprécier l'élégance, l'esprit, la grâce, la... Ah! mon ami!... il était temps que je revinsse à Paris... il me semblait que j'étais veuf. Regarde-nous, mon cher : nous sommes mis à la mode de Chandernagor. — Heureusement que tu ne reçois personne.

DIDIER.

Non, personne. (Bas.) Dis-donc, tiens compagnie à ces dames, pendant que je vais aller chercher un bout de cadeau pour ma femme.

MARTIN, bas.

C'est ça! (On entend le roulement d'une voiture.) Qu'est-ce que j'entends?

DIDIER, à la fenêtre.

Je ne me trompe pas... c'est Sarzanne.

LUCIE, à part.

Sarzanne!

MARTIN.

Sarzanne! (A part.) Ma femme est déshonorée s'il la voit dans cet accoutrement. (A Didier.) Et toi qui me dis que tu ne reçois personne!

DIDIER.

C'est la première fois qu'il vient depuis que nous sommes ici... Ah! je suis content de le voir... je croyais qu'il nous boudait.

MARTIN.

Si seulement Alice avait sa robe chamois. (On entend rire dans la pièce voisine.)

LA DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Sarzanne!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SARZANNE ***.

SARZANNE, entrant en riant.

Ah! ah! ah! charmant!... adorable!... le ravissant domestique!

DIDIER.

Qu'avez-vous donc?

SARZANNE ****.

Ah! laissez-moi d'abord vous serrer la main, mon cher ami... il y a bien longtemps que je n'ai eu ce plaisir. (A Lucie.) Madame, permettez-moi de vous présenter mes salutations.

LUCIE, froidement.

Monsieur!...

DIDIER.

Mon cher Sarzanne, je suis bien enchanté de vous revoir. Pourquoi donc être resté si longtemps sans venir.

SARZANNE, regardant Lucie.

Je subissais un arrêt... bien rigoureux... (A part.) mais non pas sans appel.

DIDIER.

Que voulez-vous dire?

MARTIN. Alice au fond, à gauche.

Va donc mettre ta robe chamois.

* Lucie, Martin, Alice, Didier.
** Lucie, Alice, Martin, Didier.
*** Alice, Martin, Lucie, Sarzanne, Didier.
**** Lucie, Alice, Martin, Sarzanne, Didier.

SARZANNE, apercevant Martin qui descend.

Eh! c'est ce cher monsieur Martin!... Vous êtes donc revenu de Chandernagor, mon cher monsieur Martin?

MARTIN.

Depuis hier. (Il fait des signes à sa femme, qui sort.)

SARZANNE.

Etes-vous content de votre voyage?

MARTIN.

Ma foi... franchement, je n'ai pas à m'en louer.

SARZANNE, à part.

Allons, tant mieux!

MARTIN.

Quant à vous, Didier me disait à l'instant même... que...

SARZANNE.

Ne parlons pas de moi... je suis riche... très-riche... Et votre charmante femme? vous nous l'avez ramenée sans doute, plus séduisante que jamais? Les bals étaient tristes sans elle, la reine du bon goût.

MARTIN, flatté.

Trop aimable!

DIDIER *.

Vous me permettez de vous quitter quelques instants, n'est-ce pas? Dans dix minutes je reviens.

SARZANNE.

Non pas... dans dix minutes je serai parti et je n'ai qu'un mot à vous dire.

DIDIER.

Parlez **.

SARZANNE.

Vous m'avez envoyé ce matin l'ordre de payer vos créanciers, avec l'argent que vous m'aviez chargé de placer sur la tête de votre fille. Je viens franchement à vous, mon cher Didier, vous dire que cet ordre m'a vivement ému, je dirais presque, m'a serré le cœur... si je ne possédais la réputation de ne pas en avoir. — J'ai au moins de la mémoire... et je me souviens que c'est à mon instigation que vous vous êtes lancé dans cette déplorable entreprise... si ce n'était l'amitié, ce serait donc le devoir qui m'imposerait l'obligation de vous dire : Reprenez cet ordre, Didier, et puisez dans ma caisse comme si c'était la vôtre.

DIDIER, lui prenant la main.

Sarzanne!...

MARTIN.

Ah! par exemple, voilà un trait! Qu'on vienne me dire que vous êtes un fat, un mauvais sujet, un être sans cœur et sans âme.... on verra, on verra ce que je répondrai.

SARZANNE.

Laissez parler le monde, mon cher monsieur Martin... et vous, acceptez, Didier! (Didier fait un mouvement. Lucie qui a pris une broderie dès l'entrée de Sarzanne, relève la tête sans quitter son travail.)

LUCIE.

Didier!...

DIDIER.

Mon enfant ***?

LUCIE.

Est-ce que monsieur de Sarzanne ne vous offre pas de vous prêter de l'argent?

DIDIER.

Oui, et d'une manière que je n'oublierai jamais.

LUCIE.

Eh bien! remerciez-le pour moi aussi, et dites-lui bien que si nous n'acceptons pas... nous ne lui en garderons pas moins une grande reconnaissance.

DIDIER.

Ah!... tu crois que...

MARTIN, bas, à Lucie ****.

Mais vous avez tort!

LUCIE, se levant.

Merci, monsieur de Sarzanne, merci... mon mari et moi, sommes touchés de votre offre... mais vous le concevez, si nous l'acceptions, nous n'aurions fait que changer de créancier, et, tôt ou tard, il nous faudrait toujours disposer de ces quatre cent mille francs. Nous ne parlerons donc plus de cette offre, que pour vous en témoigner notre gratitude. (Sarzanne s'incline. Lucie reprend sa broderie. Didier et Martin se regardent un peu embarrassés.)

DIDIER.

Eh bien! alors... l'affaire...

MARTIN.

Est arrangée.

DIDIER.

Je... je sors... Mais dites-moi, Sarzanne, vous parliez de par-

* Lucie, Didier, Martin, Sarzanne.
** Lucie, Martin, Sarzanne, Didier.
*** Martin, Lucie, Didier, Sarzanne.
**** Martin, Lucie, Didier, Sarzanne.

LUCIE.

Le voici!

SARZANNE.

Ce que vous venez de me raconter, m'explique à présent pourquoi M. de Villeneuve dit un jour à un sien neveu, assez mauvais sujet, du reste, qui était venu recevoir ses derniers soupirs, de chercher parmi ses papiers pour lui remettre celui-ci. Il voulait apparemment le déchirer, comme il l'avait promis à ce pauvre Didier; mais... impossible de remettre la main sur ce maudit reçu! impossible aussi d'écrire quoi que ce soit pour reconnaître qu'on ne lui devait plus rien, car la mort ne lui en laissa pas le temps. Mais vous, Madame, vous vous expliquerez peut-être pourquoi ce papier précieux ne put se retrouver, quand vous saurez que ce neveu... c'était moi!

LUCIE.

Vous! en effet!... je comprends tout... vous étiez l'héritier de M. de Villeneuve, et, ce reçu existant, vous y gagniez 400,000 fr. Vous vouliez être le créancier de mon mari... et maintenant, muni de cette preuve, vous allez réclamer...

SARZANNE.

Non, Madame. Si l'avidité m'eût poussé, je n'aurais pas attendu pour réclamer que votre mari fût ruiné...

LUCIE.

Que voulez-vous donc alors? (Silence de Sarzanne.) Voyons, monsieur de Sarzanne... C'est un jeu, n'est-ce pas?... Vous voulez me faire peur... (Silence de Sarzanne.) J'ai été fière, hautaine avec vous; j'aurais dû prendre vos paroles comme un enfantillage... vous voulez m'en punir! Mais enfin, vous savez bien que Didier est le plus honnête homme de la terre; (Silence de Sarzanne.) Oh! vous allez me rendre ce reçu... en disant à Didier : Ah! j'ai bien ri tout à l'heure!... j'ai fait peur à votre femme... je lui ai parlé de cours d'assises... de... mais répondez-moi donc, Monsieur; répondez-moi donc!...

SARZANNE, impassible.

Que voulez-vous que je vous réponde? .. Tout cela est sérieux. Depuis un an, j'attends impatiemment cet ordre que Didier m'a envoyé ce matin. Depuis ce matin on paie les créanciers; ce soir il ne restera plus rien des 400,000 francs... et dans huit jours, on saura que cet argent n'appartenait pas à Paul Didier. Vous commencez à comprendre, n'est-ce pas, Madame, qu'il ne s'agit plus d'une dette, ni d'une faillite, mais d'un vol.

LUCIE.

Monsieur!

SARZANNE.

Mais vous devez être flattée! il me semble que c'est estimer assez haut votre amour que de se venger ainsi de votre mépris.

LUCIE, suppliante.

Oh! non, Monsieur, non... vous ne ferez pas cela... Vous commettriez un mensonge, un crime infâme! J'ai été dure avec vous, injuste, c'est possible... Je vous en demande pardon à genoux... Vous ne perdrez pas un innocent!

SARZANNE, à demi voix.

D'un mot vous pouvez le sauver.

LUCIE, indignée.

Oh! vous me faites horreur!

SARZANNE, se levant.

Allons, c'est vous qui l'aurez voulu!

SCÈNE IX.

Les mêmes, DIDIER *.

DIDIER, entrant un petit bouquet à la main.

Ouf! ai-je couru! ma chère petite femme, ce n'est pas ma faute... mais j'avais oublié... le jour de ta fête... Il a fallu que je fusse bien tourmenté pour cela... Je viens de courir tout le pays... rien... rien de digne de toi. Je m'en revenais tout penaud, lorsque dans le jardin j'ai aperçu ces violettes... je te les apporte, et... mon Dieu! qu'as-tu donc?... comme tu es pâle!...

LUCIE.

Moi?

SARZANNE.

C'est une nouvelle dont je faisais part à Madame et qui l'a beaucoup émue. On prétend qu'Alix, le banquier, vient de sauter et qu'il s'est sauvé à l'étranger. Est-ce que vous aviez des fonds chez lui?

DIDIER.

Ma foi, non... Et il s'est sauvé?

SARZANNE.

N'est-ce pas ce qu'il avait de mieux à faire?

DIDIER.

Après une faillite!

* Sarzanne, Lucie, Didier.

SARZANNE.

La faillite est quelquefois le résultat d'affreux malheurs...

DIDIER.

Soit... Mais quand on a l'alternative entre la fuite et la mort, on ne se sauve pas, on se tue! (Lucie pousse un cri étouffé et se jette dans les bras de son mari.)

SCÈNE X.

Les mêmes, MARTIN.

MARTIN *.

Ah! je vous amène ma femme!

SARZANNE, gaiement.

Oui? Eh bien! faites-lui mille compliments de ma part. Une affaire indispensable et que j'avais oubliée me force à repartir tout de suite. Madame...

MARTIN, à part.

C'était bien la peine de lui faire mettre sa robe bleue.

(Le rideau tombe.)

DEUXIÈME ACTE.

Un salon chez Didier et Martin à Paris; au fond, second salon. Les préparatifs d'une fête. Au premier plan, une psyché; à gauche, un divan. Porte au fond, portes latérales, chaises, fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIDIER, MARTIN **. (Didier, assis la tête entre ses mains semble réfléchir. Martin, au fond, donne ses ordres aux domestiques.)

MARTIN.

C'est cela... des fleurs partout... des lumières à profusion... des tables de jeu dans le petit boudoir... (En descendant.) ça sera superbe! Alice sera éblouissante!... (A Didier.) As-tu vu sa toilette!... hein, quel goût!... quelle fraîcheur!... j'ai été quatre fois chez la couturière depuis ce matin!... Une robe rose avec des poufs garnis de dentelles, avec des garnitures à la vierge en malines. La coiffure sort de chez Batton!... tous les jeunes gens vont en perdre la tête!... (Il s'arrête, regarde Didier avec commisération et hausse les épaules.) Tiens, veux-tu que je te dise, Didier, tu es stupide!

DIDIER, sortant de sa rêverie.

Ah!... tu trouves... c'est bien possible!

MARTIN.

C'est certain! comment! depuis six mois tout nous réussit; les choses, les événements, semblent se donner la main pour nous ramener sur le chemin de la fortune. Nous n'avions pas un sou, et aujourd'hui nous voilà en train d'être riches... Déjà tu as changé ta maison du Coudray pour une maison à Paris... ton âne est devenu cheval... Nos amis qui nous faisaient la grimace nous prodiguent leurs plus doux sourires... Alice, qui était tant soit peu délaissée, a une nouvelle cour d'adorateurs!... et tu es triste!.. tu es soucieux! En vérité, je n'y comprends rien! mais, morbleu! je te répéterai si souvent que tu es l'homme le plus heureux de la terre, qu'il faudra bien que tu sois gai!

DIDIER.

Heureux!... heureux!... eh bien! non, Martin, je ne suis pas heureux!

MARTIN.

Tu es fou!

DIDIER.

Tu me parles du temps où j'étais ruiné, sans amis... eh bien! ce temps, j'en suis venu à le regretter, Martin! à envier mon séjour au Coudray... dans cette petite maison perdue au milieu des bois... Ah! c'est que là, Martin, ma femme me souriait, m'encourageait... C'est que là, Martin, ma femme!... ma femme m'aimait!

MARTIN.

Et elle ne t'aime plus?... et elle ne te sourit plus? Tiens, ne me parle pas de cela, tu me rendrais furieux!... je te dis, moi, que nul n'est plus aimé que toi!

DIDIER.

M'expliqueras-tu, alors, la tristesse, la pâleur de Lucie?... m'expliqueras-tu ces larmes qui parfois tout à coup s'échappent de ses yeux? et quand je veux l'interroger, quand je la supplie de me dire la cause de sa douleur, m'expliqueras-tu pourquoi elle me repousse?... pourquoi enfin elle me fuit?... Qu'ai-je fait?... rien... et quand elle me voit souffrir, pourquoi ces élans

* Didier, Martin.
** Martin, Didier.

MARTIN.

Oui, va... va... et sois sans crainte.

CHAMPAGNE.

Monsieur peut être sûr. (A part, en sortant.) Dix francs de M. de Sarzanne, pour remettre son poulet... dix francs de ma marraine pour le recevoir, vingt francs de Monsieur... ça fait quarante francs. (Revenant vers M. Martin.) Ah! Monsieur, vous devriez bien faire votre possible pour que madame Didier imite ma marraine... nous tâcherions de nous entendre avec le mari... (Il sort vivement.)

MARTIN, riant.

Décidément, cet imbécile a beaucoup d'imagination! (Il remonte et s'arrête au fond.) Ah!... voici Alice!... éblouissante... adorable... elle traverse le petit salon déjà rempli de jeunes gens. On l'entoure... on lui fait des compliments... comme tous ces godelureaux la regardent avec envie, avec admiration! Oh! Alice... comme je t'aime... comme je t'aime... elle vient de ce côté... chacun s'écarte pour lui faire passage, on s'incline avec respect... on la suit... on la dévore des yeux!... (Redescendant la scène, les mains dans ses poches.)

J'ai du bon tabac dans ma tabatière
J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas.

SCÈNE III.

MARTIN, ALICE *.

ALICE, entrant.

Oh! oh! vous êtes bien gai ce soir, monsieur Martin.

MARTIN.

Mais oui, mais oui, j'ai tout lieu d'être satisfait

ALICE.

Comment me trouvez-vous?

MARTIN.

Coquette!... il vous faut encore les compliments de votre pauvre mari... les exclamations... les adorations des autres ne vous suffisent pas; il me semble pourtant que les murmures flatteurs ne vous ont pas manqué en traversant le petit salon.

ALICE.

Dam! il faut bien chercher à vous plaire, Monsieur!... et puisque vous ne jugez du mérite d'une femme que d'après le nombre de ses adorateurs, je fais ce que je peux pour être aimée de vous.

MARTIN **.

Et tu y parviens, Alice, tu y parviens. (Il tourne autour d'elle.) Quelle tournure, quelle taille!... quelle... attends, il y a une agrafe qui est défaite!... hein! quelles blanches épaules!... quels cheveux noirs... quel... ton bouquet est de travers!... là maintenant, parfait! (Il lui envoie un baiser. — Avec malice.) Est-ce que nous ne verrons pas M. de Sarzanne, ce soir?

ALICE.

Je ne le pense pas... M. de Sarzanne est en voyage depuis près de cinq mois, vous le savez bien!

MARTIN.

Ah!... oui... mais il écrit n'est-ce pas?

ALICE.

Je n'en sais rien.

MARTIN, à part.

Elle est discrète!... c'est charmant! (Haut.) Ah! tu n'en sais rien!

ALICE.

Non!

MARTIN, avec finesse.

Ta parole d'honneur.

ALICE.

Ma parole d'honneur!

MARTIN.

Très-bien!... (Il l'embrasse violemment.)

ALICE.

Eh bien! voulez-vous finir!

MARTIN.

Chut! je sais tout.

ALICE.

Tout, quoi?

MARTIN.

Il te fait la cour?

ALICE.

Qui?

MARTIN, l'embrassant de nouveau.

Parfait... tu es parfaite d'ingénuité!

ALICE.

Monsieur Martin, vous m'ennuyez!

* Martin, Alice.
** Alice, Martin.

MARTIN.

Et toi tu m'extasies!... Dis donc? le fais-tu bien aller?... Je donnerais cent francs pour voir une de ses lettres, ça doit être du feu... du plomb fondu... de la lave du Vésuve... Si tu veux m'en montrer une, je t'achèterai des boucles d'oreilles.

ALICE.

Ah çà! mais une lettre de qui? c'est impatientant!

MARTIN.

Chut!... j'entends Lucie, nous causerons de ça après le bal; tu n'as pas oublié ton carnet... c'est que tu comprends ça ferait confusion, désordre... de là des duels... et dam! ces pauvres jeunes gens, il ne faut pas désirer leur mort... au contraire... Adieu, je te laisse! Ah! Didier m'a fait de la peine tout à l'heure, tâche donc de savoir si Lucie... la voilà... A tout à l'heure, petite femme, ne te chiffonne pas, hein? et quand tu t'asseois, prends bien garde à ta robe!... A tout à l'heure! (Il sort. — Alice rit aux éclats.)

SCÈNE IV.

ALICE, LUCIE *.

ALICE.

Si j'ai compris un mot à tout ce qu'il m'a dit!... (Lucie entre un peu pâle, un peu triste, sa toilette n'est pas achevée; elle n'a ni bijoux ni coiffure.)

LUCIE.

Bonsoir, Alice.

ALICE.

Bonsoir, Lucie.

LUCIE.

N'étais-tu pas avec ton mari?...

ALICE.

Oui!... il me recommandait de me tenir droite, de ne pas chiffonner ma robe!... tu sais! toujours le même!... Il prétend qu'on ne doit avoir de regards que pour sa femme.

LUCIE.

Oui, c'est un bien digne homme... tu es heureuse, Alice **.

ALICE.

Je te conseille de parler des autres... toi, dix fois plus aimée, plus adorée que moi!

LUCIE.

Où vois-tu cela?

ALICE.

Dam! c'est qu'il me semble qu'un avare doit aimer plus son or qu'il renferme, qu'un prodigue n'aime celui qu'il jette à tout venant...

LUCIE.

Il y a tant de manières d'aimer, Alice, qu'il est bien difficile de se prononcer. Les uns sont jaloux, les autres sont confiants; ceux-ci sont égoïstes... ceux-là... capables de se sacrifier.

ALICE.

Oh! de se sacrifier... d'abord, qu'appelles-tu sacrifices?

LUCIE, tressaillant.

Moi... je n'en sais rien! (Un silence.)

ALICE, préparant la coiffure de Lucie.

Ah! Lucie! Lucie! je vous gronderai! encore ce vilain silence dans lequel tu tombes si souvent... et qui fait le désespoir de tous ceux qui t'entourent! (S'agenouillant près d'elle.) Allons! riez tout de suite... riez... je le veux!... Lucie, est-ce que tu ne m'entends pas?

LUCIE, tressaillant.

Hein! tu disais?

ALICE.

Tiens, je m'en veux, vois-tu, il me semble que je suis pour quelque chose dans ton chagrin.

LUCIE.

Je n'ai pas de chagrin...

ALICE.

Oh!... si fait... je le vois bien... et ce chagrin-là t'est venu depuis que tu m'as dit de te remettre en cachette des lettres adressées à mon nom par l'entremise de Champagne. Ces lettres sont le secret de ta tristesse... Oh! je t'aime bien mieux que tu ne m'aimes, va... car si j'étais à ta place, moi, je te laisserais prendre ta part de mes douleurs...

LUCIE ***.

Alice! chère Alice! (Se levant.) Mais, mon Dieu... qu'est-ce que vous avez donc tous à m'interroger? je n'ai rien, absolument rien! Tiens! coiffe-moi!... Tous ces gens vont venir!... Ah! quel ennui, mon Dieu! quel ennui!

* Lucie, Alice.
** Alice, Lucie.
*** Lucie, Alice.

ALICE, la coiffant.

Tu es pourtant bien jolie!

LUCIE.

Ah! oui... un grand bonheur!

ALICE.

Mais, je crois bien!

LUCIE.

A quoi cela sert-il?

ALICE.

Ah! quelle question... mais à tout, Lucie, à tout! d'abord, et avant tout, à plaire à son mari!

LUCIE.

Jusqu'à ce que l'on plaise à un autre... qui vous dira... Faites bon marché de votre bonheur, car vous me plaisez; foulez aux pieds tous vos droits d'honnête femme... tous vos sentiments d'épouse... et de mère, car vous me plaisez!... et cet autre, cet infâme, aux pieds duquel on se traînera en pleurant, en suppliant, n'aura pitié ni de vos larmes, ni de vos prières, parce que vous lui plaisez!...

ALICE, riant.

Ah! çà, mais c'est un mélodrame que tu me racontes-là!... Des larmes! des prières!... pourquoi tant de mal, mon Dieu? Quant à moi, si l'on n'était pas content de regarder et d'admirer de loin, si l'on se permettait de devenir entreprenant, je sonnerais, Champagne arriverait, et je lui dirais : Reconduisez Monsieur... Voilà...

LUCIE.

Et tu n'admets pas que pour sauver le nom... la réputation... l'existence de... (Elle s'arrête et éclate de rire.) Décidement nous sommes folles... Coiffe-moi donc? (Alice achève de la coiffer. Didier entre.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, DIDIER, au fond.

LUCIE, gaieté forcée*.

Fais-moi belle, Alice... Presque aussi belle que toi... Ton mari a raison, on n'estime une femme qu'à la valeur que les hommes lui prêtent! .. Je veux être gaie... je me sens en joie... J'ai été méchante avec Didier... et pourtant, vois-tu, je l'aime.. autant qu'il est possible d'aimer!

DIDIER, joyeux**.

Oh! merci! Lucie, merci!

LUCIE.

Vous étiez là?

DIDIER.

Oui, et bien heureux!

LUCIE.

Eh bien! tant mieux... j'ai donc été triste, maussade? il ne faut pas faire attention à cela, mon ami!... je n'y pense plus, tenez, et me voilà prête pour le bal...

DIDIER.

C'est Martin qui a voulu...

LUCIE.

Il a bien fait... Je vais rire... m'amuser... Cette robe est trop simple..... je vais en mettre une autre, plus belle, plus riche, (D'une manière nerveuse, qui finit par des sanglots.) et en me voyant ainsi parée, chacun dira... Regardez donc comme cette jeune femme a l'air heureux! Et chacun enviera mon bonheur!... chacun sourira à ma joie!... (Elle s'arrête. Les larmes l'étouffent. Elle tombe dans les bras de Didier.) Ah! Paul!... Paul, ah! je souffre horriblement!

ALICE, s'approchant.

Lucie!

DIDIER.

Lucie!.. Lucie!.. ** (Il s'assied sur le canapé et renvoie Alice du geste.)

SCÈNE VI.

LUCIE, DIDIER.

DIDIER, au fond.—Il redescend vivement vers elle, lui ôte les mains de devant le visage.

Lucie! il faut me dire la vérité***.

LUCIE, reculant.

La vérité!...

DIDIER.

Oui... votre état n'est pas naturel... Lucie, vous avez au fond du cœur un grand désespoir que vous essayez en vain de me cacher!... Lucie... je veux tout savoir...

* Didier, Alice, Lucie.
** Didier, Lucie, Alice.
*** Lucie, Didier.

LUCIE.

Mais je ne sais pas ce que vous voulez dire... vous voyez bien que me voilà prête à recevoir vos invités...

DIDIER.

Oh! pas de détours... la vérité... je veux la vérité!... Tu ne réponds pas? tu détournes la tête? Lucie, voyons... tu veux donc me rendre le plus malheureux des hommes?.. Voyons, est-ce moi qui suis cause de ta peine? Depuis que nous sommes mariés, n'ai-je pas été bon, aimant?... ne t'ai-je pas entourée de soins... de respects... d'affection?... Tiens!... lors que le bon Dieu nous a envoyé notre petite fille, il m'a fallu partager ma tendresse entre elle et toi, n'est-ce pas? Eh bien!... pourtant... je ne sais comment cela se fait, mais, depuis ce jour, ne t'ai-je pas aimée deux fois plus qu'auparavant?

LUCIE.

Oui... oui... oh! c'est vrai, Paul, vous êtes le meilleur des hommes... et vous ne saurez jamais à quel point je vous aime!...

DIDIER.

Eh bien! au nom de cette amitié, je t'implore... tiens... à genoux... me voilà à genoux pour te redemander... le bonheur que tu m'as fait si grand pendant les premières années de notre mariage... et que tu me retires tout à coup sans que j'aie rien fait pour être ainsi puni!... Lucie, je t'en conjure!...

LUCIE.

Vous... vous, Paul! à genoux devant moi!

DIDIER.

Aie pitié de moi... au nom de notre enfant... de Pauline.

LUCIE.

Ma fille... ah! ne me parlez pas de ma fille.

DIDIER.

Si .. si... c'est en son nom que je t'invoque!...

LUCIE.

Ainsi tu veux que je te dise tout?...

DIDIER.

Oui, tout!... Parle, ma Lucie, confie-moi tes inquiétudes... et si quelqu'un est cause de l'état où je te vois, oh! malheur à lui!... je le tuerai!...

LUCIE, tressaillant.

Le tuer!... mais il n'y a personne à frapper, Paul; c'est moi qui me laisse aller comme une insensée .. à un malaise nerveux auquel vous semblez prêter un caractère effrayant!... Tenez! vous finirez par me rendre véritablement malade!... je suis là bien tranquille... je m'habille pour assister à votre fête, et vous venez troubler ma joie... mon plaisir... Je ne sais ce que vous avez tous à m'observer... chacun ici... semble m'examiner... contrôler mes moindres actions... et en vérité... si je suis si terriblement agacée .. souffrante.. c'est votre faute à tous! cette maison me semble peuplée d'inquisiteurs!

DIDIER, froid et impassible.

Vous avez raison, Lucie... pardonnez à mon amitié trop vigilante... je ne vous interrogerai plus!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARTIN.

MARTIN.

Ah! çà*... à quoi pensez-vous donc?... on vous demande là-bas... la plupart de nos invités sont déjà arrivés... Alice se débat au milieu des salutations... Venez donc, Lucie!... Ah! vous êtes charmante!... (Au fond, examinant les invités.)

LUCIE, à part, en sortant.

Le tuer!... pauvre honnête homme! c'est toi qui succomberais!...

SCÈNE VIII.

DIDIER, MARTIN.

MARTIN, au fond**.

Eh bien! tu ne viens donc pas, Didier? c'est pourtant bien curieux, va! Alice est littéralement assiégée!

DIDIER.

Ah! il s'agit bien de bal, de fête! maudite soit ta fureur de faire parader ta femme!... je ne serais pas obligé de sourire à des indifférents quand j'ai la mort dans l'âme!

MARTIN.

En tout cas ma fureur de faire parader ma femme vaut mieux que ta rage de claquemurer la tienne!

DIDIER.

Oui... oui... ça t'avancera joliment! un de ces jours, Alice, au milieu de tous ses échantillons... trouvera un homme qui lui plaira... et ce sera ta faute... entends-tu... oui, ta faute... tu n'auras rien à dire.

* Martin, Lucie, Didier.
** Martin, Didier.

MARTIN.

Eh bien!... j'aime mieux ça... que de rendre Alice malheureuse, que de la voir souffrir... prendre sa maison en horreur! et ceux qui l'entourent avec!

DIDIER, furieux.

Martin... tu mens!

MARTIN.

Je mens!... ah! Didier, vous venez de me faire de la peine!

DIDIER.

Allons! toi aussi... te voilà contre moi .. voyons... ta main, et pardonne moi!...

MARTIN.

Oui... je te pardonne!... car il faut que tu sois bien malheureux pour insulter jusqu'à ton vieil ami!... mais quand je devrais augmenter encore ton chagrin, je te le répéterai sans cesse, c'est toi... toi seul qui causes les ennuis de ta femme.

DIDIER.

Non, te dis-je!... car tout à l'heure, là, à cette place, elle allait tout me dire... et elle s'est tue!... comme effrayée de ce qu'elle avait à m'apprendre!... mais je le saurai... oh! je le saurai!...

MARTIN.

Et à quoi cela t'avancera-t-il?

DIDIER.

A tuer celui qui est venu jeter le malheur dans ma maison.

MARTIN, riant *.

Tuer! tuer quelqu'un!... allons donc, j'admets, et cela n'est pas, mais j'admets que ta femme ait un amoureux!... est-ce qu'on tue aujourd'hui?... est-ce que je tue les amoureux de ma femme, moi! allons donc!... je leur souris, je leur tends la main, je les appelle mes petits amis... je les invite à diner, je les engraisse!... et quand nous sommes en tête-à-tête avec Alice... nous en rions à gorge déployée... c'est mon passe-temps, ma joie, mon bonheur!... Pour les vaincre, pour l'emporter sur eux, je redouble de soins, de tendresse, en un mot .. pour déjouer leurs finesses, je deviens machiavélique, j'envoie des espions. . je soudoie mes domestiques... j'intercepte leurs lettres! et tiens! la preuve, la voici... regarde! (Il tire de sa poche une lettre.)

DIDIER.

Eh bien! qu'est-ce que c'est que cela?

MARTIN.

C'est une lettre... adressée...

DIDIER.

Adressée?...

MARTIN.

A ma femme par le plus passionné de ses adorateurs!... Je te le donne en cent mille... cette lettre est de M. de Sarzanne! ..

DIDIER.

Sarzanne!

MARTIN, riant.

Justement!... lui aussi! le mauvais sujet.... il s'est laissé pincer...

DIDIER.

Comment cette lettre est-elle entre tes mains?

MARTIN.

Par Champagne, mon laquais...que j'ai corrompu à prix d'or!..

DIDIER.

Martin, ne lis pas cette lettre!

MARTIN.

Ne pas la lire! allons donc!

DIDIER.

Martin, je t'en prie...

MARTIN.

Mais sais-tu que c'est fort désobligeant pour madame Martin, ce que tu dis-là?... Ah! Didier!

DIDIER.

Au diable, tu prends tout de travers!

MARTIN.

Je t'assure que nous allons rire comme des bossus!... tu vas voir! (Il flaire la lettre.) Ça embaume la verveine! (Il la décachète avec soin.)

DIDIER, voulant l'en empêcher.

Encore une fois, Martin...

MARTIN.

Laisse donc, te dis-je! Est-ce qu'Alice n'est pas la vertu même? est-ce que je peux t'en donner une meilleure preuve? (Il lit.) « Chère ange, » je reconnais bien là l'effronterie de ce débauché! un autre aurait écrit : Madame!... enfin... « Eh quoi!.. « pas une réponse!.. pas un mot de vous! » Aperçois-tu comme ma femme lui répond?... et c'est au moins la douzième depuis son départ! « Mes lettres ne vous ont-elles pas dit tout ce que « je souffrais loin de vous? » Souffre, mon bonhomme, souffre! « Est-ce donc de la haine que je vous inspire encore... » Hein? diras-tu que l'innocence d'Alice n'éclate pas à chaque ligne?... (Lisant.) « Que je vous inspire encore?... cette haine n'est-elle « pas tombée depuis le jour où comblant mes vœux! vous ne « m'avez plus rien laissé à désirer? » Ah! mon Dieu! c'est impossible! il n'y a pas ça!...

DIDIER.

Martin!

MARTIN.

J'ai mal lu!... ah! que c'est donc bête de lire des choses comme ça!.. (Relisant.) Mais non... non... il y a ça... Didier, soutiens-moi... il me semble que je me trouve mal!...

DIDIER.

Martin, donne-moi cette lettre!...

MARTIN, furieux.

Te la donner!... te la donner!... mais il me la faut... pour souffleter l'infâme et chasser l'adultère!...

DIDIER.

Martin... voyons, remets-toi. . tout à l'heure, tu me disais...

MARTIN.

Parbleu! tout à l'heure, je me croyais exempt de... c'était facile à dire... mais maintenant .. ah! Didier. Tiens, je crois que mes jambes s'en vont.

DIDIER.

Donne-moi cette lettre?

MARTIN.

Non... non... je veux lire jusqu'au bout... j'en aurai le courage!... (Il lit la lettre bas. Sa figure s'épanouit peu à peu.) Ça n'est pas pour elle... ça n'est pas .. (Il s'arrête tout à coup en face de Didier qui l'interroge du regard, recule en pâlissant, veut cacher la lettre; mais Didier s'est élancé sur lui et la lui arrache.)

DIDIER.

Ce n'est pas pour Alice? Mais pour qui donc alors?

MARTIN, voulant reprendre la lettre.

Didier!... par grâce!...

DIDIER.

Je crois qu'à votre tour vous offensez ma femme!... (Martin cache sa figure dans ses mains.)

DIDIER, lisant.

« Cette haine n'est-elle pas tombée depuis le jour où comblant « mes vœux... vous ne m'avez plus laissé à désirer que votre « cœur?... mais ce cœur, je l'obtiendrai... à force d'amour, de « soins, de respect qui vous feront oublier, chère Lucie, de « quelle manière j'ai agi envers vous!... l'excuse en est dans ma « passion!... ne vous aimais-je pas il y a sept ans et avant que « vous fussiez la femme de Didier?.. Je serai à Paris presqu'en « même temps que ma lettre... je n'ai pas oublié que j'ai à me « faire pardonner beaucoup... mais mon repentir sera plus « grand encore que ma faute.

« SARZANNE. »

(Un grand silence. Didier finit par éclater en sanglots. Martin le reçoit dans ses bras.)

MARTIN, essayant de parler.

Didier... voyons... c'est peut-être une farce... des bêtises... Didier ne pleure pas comme ça... ça m'étouffe aussi, moi.

DIDIER.

Oh! l'infâme!... l'infâme!... (Les salons se remplissent de monde. Musique. — Une valse brillante au fond *.)

MARTIN.

Calme-toi, essuie tes yeux... Didier, devant le monde sois un homme.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LUCIE, ALICE, QUELQUES INVITÉS.

ALICE, précède les invités, donnant le bras à un monsieur.

Vous ne venez donc pas, Messieurs... vos invités réclament votre présence.

MARTIN, voulant rire. — Ramassant la lettre vivement.

Oui... c'est vrai... excusez-nous . je disais à Didier que... et Didier me répondait que... (Bas à Didier.) sois donc un homme!

ALICE.

Ah! mon Dieu! qu'avez-vous donc, Didier?... (Martin lui fait des signes.) comme vous êtes pâle... êtes-vous souffrant? (On fait un pas pour l'entourer.)

DIDIER, les arrêtant du geste.

Moi!... vous trouvez... mais je n'ai rien... absolument rien!

LUCIE, entrant.

Quoi donc **!...

* Didier, Martin.

* Alice, Didier, Martin.

** Alice, Didier, Martin, Lucie.

DIDIER, bas.

Elle!...

LUCIE.

Qu'y a-t-il?

ALICE.

C'est Didier qui est certainement indisposé... mais vous aussi, monsieur Martin, qu'avez-vous donc?...

MARTIN, à part.

Les jambes me manquent.

LUCIE, à part.

Mon Dieu! quel regard*!

DIDIER, se remettant.

Je n'ai rien, Messieurs, absolument rien... c'est... c'est Martin! qui avait avec moi une discussion...

MARTIN, répétant.

Oui... une discussion.

DIDIER.

Fort peu intéressante, du reste.

MARTIN.

Excessivement peu intéressante... et qui ne vaut pas la peine d'être redite.

DIDIER.

Au contraire. .

MARTIN, répétant.

Au contraire!... (A part.) Je deviens stupide!...

DIDIER.

Martin prétendait qu'un mari trompé doit tuer sa femme et l'amant de sa femme...

LUCIE, à part.

Dieu!

MARTIN.

Hein? moi? si jamais j'ai... ah! par exemple... il faudrait être...

DIDIER.

Et je répondais à Martin que j'ai connu, moi, un mari qui agit tout différemment. C'était un homme fort doux, fort patient. Depuis qu'il était au monde, il ne se rappelait pas avoir commis une méchante action. Il chérissait sa femme, l'entourait de soins, de tendresse, absolument comme s'il se fût agi d'une honnête femme. Ah! elle devait bien rire intérieurement.

LUCIE, à part.

Je me sens mourir.

DIDIER.

Cet homme fut trompé : savez-vous ce qu'il fit? Pensant avec raison que tôt ou tard son malheur serait connu, prévoyant le ridicule ou l'infamie qui pourraient en rejaillir sur lui, s'il avait l'air d'ignorer ou de tolérer ce malheur, un jour, c'était, je crois, au milieu d'une fete, il s'adressa ainsi à ses invités, à ses amis : « Messieurs, leur dit-il, avez-vous, depuis que vous me connaissez, l'ombre d'un reproche à m'adresser? N'ai-je pas, à force de veilles, de labeurs, n'ai-je pas, à force d'honneur, obtenu votre considération, votre respect à tous? moi? Eh bien! regardez cette femme!... rien ne la forçait à m'épouser... je lui ai dit : cette considération, cet honneur, cette estime, c'est mon trésor : tiens, le voilà, prends et partage... et souviens-toi que c'est ma vie. Et cette femme a fait crouler du pied cet édifice si péniblement élevé. Que la honte soit pour elle, pour elle seule... mais que le mari outragé reste à l'abri d'une infamie qu'il n'a pas cherchée!... suis-je moins estimable à vos yeux aujourd'hui qu'hier? non, n'est-ce pas? Tenez donc, voici la coupable, je la livre à vos mépris! » Voilà ce que fit cet homme, et voilà ce que je...

MARTIN, l'arrêtant, à voix basse.

Didier, cet homme était un fou... s'il avait des enfants, Didier, cet homme était un mauvais père... car il oubliait que le déshonneur d'une mère rejaillit sur sa fille!

DIDIER, bas à Martin.

C'est vrai!... c'est vrai!... (Haut.) Martin a toujours raison, Messieurs; si cet homme avait des enfants... il ne devait pas perdre sa femme. Quant à moi, à sa place, voici ce que j'aurais fait ; j'aurais dit à la mère coupable, à l'épouse adultère : Tu vivras là, à mes côtes... je t'y condamne. Je n'aurais pas fermé la porte à l'amant... au contraire, je la lui aurais ouverte toute grande... je l'aurais appelé mon ami... je lui aurais serré la main... et s'il restait encore dans la poitrine de ces gens-là une parcelle de cœur, j'aurais été bien vengé!

LUCIE, bas à Alice.

Emmène-moi!... emmène-moi!... (La valse cesse.)

* Alice, Martin, Didier, Lucie.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, SARZANNE.

MARTIN.

Monsieur de Sarzanne!... (Mouvement. — Didier fait un geste de rage, va s'élancer vers Sarzanne, Martin le retient.)

SARZANNE, entrant et allant à Didier.

Excusez-moi, mon cher Didier, si je me présente sans lettre d'invitation, mais j'arrive de voyage... et j'ai pensé ..

DIDIER.

Que vous seriez toujours le bienvenu chez moi, mon cher ami?... Vous avez bien fait. (On entend la ritournelle d'une contredanse. — Musique jusqu'à la fin.) Justement voici un quadrille. . offrez donc votre main à ma femme... vous danserez ensemble. (Sarzanne va vers Lucie qui chancelle.)

L'INVITÉ, à Alice.

Madame...

MARTIN, l'interrompant vivement.

Pardon, Monsieur, mais ma femme danse avec moi!

L'INVITÉ.

Ça sera pour la prochaine.

ALICE.

Une polka, je crois?...

MARTIN.

Je polke avec ma femme, Monsieur.

ALICE, à Martin.

Mais vous ne savez pas la polka.

MARTIN.

Je l'apprendrai, Madame.

(Le rideau tombe.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIE, MARTIN*.

LUCIE.

N'essayez pas de me tromper plus longtemps... Didier nous a rejoints... il est ici... pourquoi ne l'ai-je pas vu? Il a une raison pour me fuir... cette raison, dites-la moi, car je ne puis croire que vous l'ignorez... Je suis folle, Martin, folle de douleur... et vous êtes sans pitié pour moi, vous, mon seul ami!... Vous ne comprenez donc pas que mon incertitude est affreuse... vous ne voyez donc pas que je souffre, que je meurs!...

MARTIN, désolé.

Lucie!... — Mon Dieu! mon Dieu!...

LUCIE.

Un mot... un seul... ou plutôt, non, rien, ne me répondez pas, et votre silence, je le comprendrai... il me dira si je ne suis trompée... Voyons, à ce bal, Didier savait... il avait appris... mais répondez-moi donc, Martin!...

MARTIN.

Vous le voulez?... Eh bien! non, je ne vous le dirai pas... parce que ce serait cruel à moi de venir augmenter méchamment votre douleur!... Un instant, je vous ai maudite, Lucie!... Je me suis demandé comment vous aviez pu frapper ainsi au cœur celui qui vous aimait tant... car, il vous aimait bien, allez!...

LUCIE, à part.

Et il ne m'aime plus!...

MARTIN.

Après ce bal d'où il fallut vous emporter mourante... je suis entré chez lui... Il était là, assis devant une table, les yeux fixes... il ne pleurait pas... et moi, je me disais : J'aimerais mieux le voir pleurer, parce que quand on pleure ça soulage, ça fait du bien... Il m'a regardé pendant dix minutes, sans me voir... il me faisait peur... à la fin, il m'a tendu les bras en sanglotant... J'avais beau lui dire : Oui... c'est affreux... mais sois un homme!... c'était un enfant!... Nous avons passé la nuit comme ça... Au jour, je lui ai dit : Ta femme voudrait partir pour le Coudray, avec Alice et la petite... Il m'a répondu : Voilà de l'argent... accompagne-les... — Et toi? lui ai-je dit... — Moi?... Et il n'avait pas l'air de me comprendre. — Est-ce que tu ne viens pas avec nous?... — Non... non... j'irai vous rejoindre... bientôt... le temps de terminer mes affaires... — Et il est venu... Eh bien! qu'est-ce que vous voulez que je vous dise de plus?...

* Lucie, Martin.

LUCIE, se levant.

Rien *!...

MARTIN, se levant aussi.

Maintenant, je vais vous laisser... il faut que vous preniez un peu de repos... le médecin a dit que votre indisposition ne serait rien...

LUCIE.

Ah! il a dit cela, le médecin?...

MARTIN.

Oui... mais à la condition que vous prendriez de grands ménagements. Ainsi vous n'allez plus pleurer, n'est-ce pas?... Vous allez être raisonnable, promettez-le moi...

LUCIE.

Oui, Martin...

MARTIN.

A tout à l'heure... je vais... je vais vous envoyer Alice... elle est dans le jardin, avec Pauline. (A part.) Il y a bien longtemps qu'elle est dans le jardin avec Pauline... (A Lucie.) A bientôt... (Il sort.)

SCÈNE II.

LUCIE, seule, assise à droite.

Il sait tout!... Je suis perdue... je suis perdue... Eh bien! ne le savais-je pas; en sauvant l'honneur de mon mari au prix du mien, ai-je donc pensé commettre une action que le monde doive pardonner? Non, Lucie, tu n'as plus ni estime ni bonheur à demander, tu n'as plus qu'à prier Dieu!

SCÈNE III.

LUCIE, ALICE.

ALICE.

Eh bien! tu te sens mieux, Lucie**...

LUCIE.

Oui, Alice, oui... merci... je me sens plus forte. Où est ma petite fille?... Pourquoi ne me l'as-tu pas amenée?...

ALICE.

Je l'ai laissée avec Didier...

LUCIE.

Ah! elle est avec son père... tu as bien fait alors de ne pas me l'amener. Ça me fait plaisir de te voir!... viens t'asseoir là, près de moi... Tu me trouves changée, n'est-ce pas?...

ALICE, s'asseyant.

Mais, non...

LUCIE.

Toi, tu es fraîche et rose!... quelle bonne mine tu as!... comme tu as l'air bon!... quelle jolie mère tu ferais!...

ALICE, soupirant.

Tu trouves!...

LUCIE.

Tu aimes bien les enfants, n'est-ce pas?

ALICE.

C'est une passion malheureuse... je les adore!...

LUCIE.

Voilà pourquoi depuis huit jours, c'est toi qui prends soin de Pauline?...

ALICE, gaîment.

Mais, oui... C'est moi qui l'habille le matin, qui la déshabille le soir, comme tu le faisais avant d'être malade... Et quand je lisse ses beaux cheveux blonds, quand je chausse ses jolis petits pieds si mignons, quand je contemple cette miniature de toi... je me surprends à te porter envie, à me dire: Ah! que cette Lucie est heureuse!

LUCIE.

Tu fais ton apprentissage de mère!... T'a-t-elle parlé de moi pendant ces huit jours?

ALICE.

Sans doute!... Le premier jour, elle a pleuré de ne pas te voir.

LUCIE, avec joie.

Elle a pleuré... chère ange!... Et depuis?...

ALICE.

Depuis... elle a demandé plusieurs fois pourquoi tu n'étais pas là...

LUCIE, peinée.

Mais elle n'a plus pleuré?...

ALICE.

Dam! non... elle s'est accoutumée à me voir te remplacer... tu sais... les enfants...

LUCIE.

Oui, c'est vrai, ça s'attache vite... leur mère, c'est celle qui les soigne... Elle m'aura bientôt oubliée...

* Martin, Lucie.
** Alice, Lucie.

ALICE, étonnée.

Oubliée!... ah çà tu es folle!...

LUCIE.

Non, ma pauvre amie... je suis mourante.

ALICE, stupéfaite.

Mourante?... quand les médecins...

LUCIE.

Les médecins ne connaissent rien à mon mal; mais, moi, je m'y connais, va... et je sais qu'il n'y a pas de salut... n'essaie donc pas de me consoler ni de me rassurer... ce serait inutile... Employons mieux les instants qui me restent... celui-ci est solennel... promets-moi ce que je te demande, Alice... jure-moi que quand je serai morte, tu tiendras lieu de mère à Pauline...

ALICE.

Allons donc!... je ne puis...

LUCIE.

Tu ne veux pas jurer?

ALICE.

Si... si... tout ce que tu voudras, je le jurerai, Lucie... mais je ne puis croire...

LUCIE.

Tu lui parleras de moi quelquefois... tu lui diras combien je l'aimais... et quand elle sera grande, tu lui diras que la dernière pensée de sa mère a été pour elle...

ALICE, sanglotant.

Je te le promets; mais je ne sais pourquoi tu me dis de pareilles choses...

LUCIE.

Ne pleure pas... quoi?... on meurt!... est-ce qu'il ne faut pas toujours mourir? Me voilà tranquille, à présent... (Elle se lève.) Il me semble que je vais pouvoir prendre un peu de repos... mais avant, je voudrais bien embrasser Pauline... (Elle se lève.)

ALICE, embarrassée.

C'est que...

LUCIE, se voyant dans la glace.

C'est que?... Ah! je comprends... oui... tu crains que je lui fasse peur... Pauvre enfant!

ALICE.

Mais non, du tout, ce n'est pas cela... c'est que...

LUCIE.

Tu as peut-être raison... et tiens, je ne sais ce que j'ai... je tombe de sommeil... il y a si longtemps que je n'ai dormi!... A revoir, Alice, à tantôt...

ALICE.

Je ne veux pas te quitter...

LUCIE.

Si... si... laisse-moi, je t'en prie... je vais me reposer un peu... (Elle sort.)

SCÈNE IV.

ALICE, seule, prenant un châle et un chapeau.

Pauvre Lucie!... mais quel est donc le malheur qui plane sur cette maison? Didier adore sa femme, et depuis huit jours Didier la fuit. Le pauvre homme a l'air vieilli de dix ans... Et jusqu'à Martin, qui n'est plus le même, qui a l'air triste, soucieux... lui qui me disait tout, qui n'avait jamais eu un secret pour moi... quand je l'interroge, il se tait... quand j'insiste, il s'en va... Oh!... il faudra bien que je sache... Avant tout, vite chez le médecin... (Tout en parlant elle a mis son châle et son chapeau.)

SCÈNE V.

ALICE, CHAMPAGNE, puis SARZANNE, puis DIDIER.

CHAMPAGNE, entrant.

Marraine... il y a là monsieur de Sarzanne qui voudrait vous parler**...

ALICE.

Pas dans ce moment... je ne puis recevoir... dites que je n'y suis pas...

CHAMPAGNE, à la cantonade.

Monsieur, ma marraine dit qu'elle n'y est p... Eh bien!... Il entre tout de même!... (Il sort.)

SARZANNE, à Alice, qui va pour sortir***.

Oh! Madame... rien qu'un mot... un seul, et je vous laisse... Lucie?... comment va-t-elle?... Depuis huit jours, depuis ce bal, je ne vis pas... mille fois j'ai été sur le point de venir savoir... mais je n'osais pas... Enfin, n'y pouvant plus tenir...

ALICE.

Je ne comprends pas un mot de ce que vous me dites, Monsieur. Pourquoi n'osiez-vous pas?...

* Lucie, Alice.
** Alice, Champagne.
*** Alice, Sarzanne.

SARZANNE, *se remettant.*

En effet, je ne sais... je suis fou... (*A part.*) Elle ne sait rien...

ALICE.

N'était-il pas tout simple de vous informer de la santé de Lucie auprès de son mari, votre ami, monsieur Didier...

SARZANNE.

C'est juste... et pourtant...

ALICE.

Le voici...

SARZANNE, *à part.*

Lui!...

DIDIER, *entrant.*

Eh! c'est monsieur de Sarzanne!...

ALICE.

Qui venait savoir des nouvelles de Lucie...

DIDIER.

C'est fort aimable à vous, mon cher ami. Mais vous avez bien tardé. Voilà déjà huit grands jours que Lucie a voulu revenir dans cette campagne... et depuis huit grands jours nous ne vous avons pas vu!... Alice, priez donc Lucie de venir, voulez-vous?

ALICE.

J'y vais... (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

SARZANNE, DIDIER.

DIDIER, *légèrement.*

Vous aurez eu des affaires, sans doute, qui vous auront retenu... n'est-ce pas, mon cher Sarzanne? Car je ne puis supposer qu'une nouvelle passion...

SARZANNE.

Monsieur... (*A part.*) Que veut-il dire?

DIDIER.

Je suis indiscret?... Allons, pardon... n'en parlons plus... Je pensais qu'entre nous, nous pouvions tout nous dire.. car je suis un frère aîné pour vous... presque un père, si j'en avais l'âge... j'ai tant connu le vôtre!... un brave et digne homme, qui m'aimait bien!... il est vrai que j'avais été assez heureux pour lui rendre quelquefois d'importants services...

SARZANNE.

Vous, Didier!...

DIDIER, *d'un ton léger.*

Moi-même!

SARZANNE, *accablé, avec élan.*

Ah!... si j'avais su!...

DIDIER.

Eh bien?... si vous aviez su?...

SARZANNE, *avec embarras.*

Mais... ma reconnaissance..

DIDIER.

Je n'en voulais pas!... La reconnaissance gâte l'amitié, et vous étiez mon meilleur ami Allez, je ne suis pas ingrat. Croyez-vous que j'aie oublié avec quel généreux dévouement vous m'avez offert votre bourse il y a six mois...

SARZANNE, *embarrassé.*

Quoi! vous pensez encore...

DIDIER.

C'est ma femme qui n'a pas voulu... Les femmes ont par fois de bizarres délicatesses. J'aurais accepté, moi, tout franchement, comme vous offriez... d'autant plus que ce n'était qu'un prêté pour un rendu...

SARZANNE.

Comment?...

DIDIER, *redescendant.*

Ah! çà... vous n'avez donc pas su ce jour où votre père vint chez moi, pâle, défait, en me disant : Mon fils m'a ruiné, Didier... (car votre fortune présente vous vient de M. de Villeneuve, votre oncle) Mon fils m'a ruiné, et, non content de m'avoir ruiné, il me déshonore...

SARZANNE.

Monsieur!...

DIDIER, *simplement.*

Je vous rapporte les paroles de votre père. — Demain, ajouta-t il en pleurant, demain peut-être il sera en prison!... (Il s'agissait de je ne sais plus quelles dettes, contractées pour je ne sais plus quelle danseuse... et vous non plus, n'est-ce pas?...) Mais vous étiez si jeune!... néanmoins la dette pouvait être mal interprétée... on parlait de tribunaux... Bref, je payai... Ah! vous ne saviez pas ça?...

SARZANNE.

Vous!... vous, Didier!...

DIDIER.

Et quand je vous disais que la dette pouvait être mal interprétée, elle le fut en effet.

SARZANNE.

Comment?

DIDIER.

C'est vrai, vous étiez alors en Angleterre. Un fat, un rival sans doute, osa vous accuser; votre père était trop âgé pour relever l'insulte.. vous, vous étiez trop loin...

SARZANNE.

Eh bien?

DIDIER.

Eh bien! je payai encore; tenez, voici l'acquit. (*Il lui montre une blessure au poignet.*) Vous voyez que ce n'est pas d'hier que nous sommes liés ensemble... et que je puis, sans indiscrétion, vous parler de vos amours... Allons, voyons!... avouez... avouez qu'une nouvelle intrigue a été pour quelque chose dans votre froideur à notre égard...

SARZANNE, *s'efforçant de sourire.*

Eh bien!... oui, c'est vrai... je l'avoue...

DIDIER.

Ah! bah?... Déjà!...

SARZANNE, *gêné.*

Mais pourquoi donc .. déjà?

DIDIER, *simplement.*

Tiens!... au fait!... c'est vrai... je ne sais pas au juste combien il y a de temps que vous êtes l'amant de ma femme...

SARZANNE, *se levant.*

Monsieur!...

DIDIER.

Quoi donc?

SARZANNE.

Cette plaisanterie... je ne sais ce que vous voulez dire...

DIDIER.

Ne mentez donc pas...

SARZANNE.

Mais...

DIDIER.

Tenez, ma femme serait plus franche que vous... elle ne nierait pas, elle... je le parie...

SARZANNE.

Il suffit, Monsieur, vous pouviez prendre moins de détours... et puisque vous savez tout... je suis à votre disposition...

DIDIER.

Pourquoi faire?

SARZANNE.

Mais... pour vous donner toutes les réparations que vous exigerez...

DIDIER.

Mon cher ami, est-ce que j'ai l'air de vous demander des réparations? est-ce que j'ai l'air de vous chercher querelle?... Vous avez envie de vous battre avec moi!.... vous êtes donc bien sûr de votre balle?

SARZANNE.

Quoi? vous supposez...

DIDIER.

Ça vous offense?... Eh bien! non... Pardon... Admettons un instant que vous ayez un peu de cœur, que vous sentiez que vous ne pouvez prendre encore la vie à un homme à qui vous avez déjà pris tout le reste; admettons enfin que vous ne vous défendriez pas!... je vous tuerais?... La belle affaire!... Et puis après?.. Je suis bien plus vengé, si vous avez un reste de sentiment d'honneur, en pensant que quelque part que vous alliez, en quelque moment que ce soit de votre vie, vous êtes poursuivi par cette pensée : (*Se levant.*) Un honnête homme me méprise comme le dernier des misérables!...

SARZANNE.

Monsieur!...

DIDIER, *tranquillement.*

Asseyez-vous donc... Tenez, voici ma femme.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LUCIE.

DIDIER*.

Approchez, Lucie, et remerciez monsieur de Sarzanne qui venait s'informer de votre santé...

SARZANNE, *à part.*

Oh!

DIDIER.

Croiriez-vous, ma pauvre Lucie, que monsieur de Sarzanne m'offrait dans l'instant de se battre avec moi?...

LUCIE, *avec effroi.*

Se battre avec vous.. lui!...

DIDIER, *souriant.*

Mon Dieu, oui!... Et savez-vous sous quel prétexte?... Sous prétexte qu'il est votre amant!...

* Lucie, Didier, Sarzanne.

LUCIE, chancelant.

Dieu !...

DIDIER, souriant.

C'est bouffon, n'est-ce pas ?.. Comme si le sang pouvait laver la boue !...

SARZANNE.

Didier !...

DIDIER.

Quoi donc ?

SARZANNE.

Cette raillerie est révoltante ! J'admets que vous vous prétendiez au-dessus des préjugés sociaux.. Soit !... permis à vous... mais non pas de m'insulter ainsi. . Croyez-moi donc, vengez-vous comme on se venge, conduisez-vous comme tout autre se conduirait à votre place...

DIDIER.

Mais, mon Dieu !... chacun a sa manière de voir; il y a des maris qui, découvrant que leur femme est une infâme et leur ami un misérable, se battent pour leur femme contre leur ami .. Moi, je ne me bats pas pour une infâme !... je ne me bats pas contre un misérable !...

SARZANNE, furieux.

Monsieur !... vous m'en rendrez raison !

DIDIER.

Je vous ai déjà dit que non.

SARZANNE.

Alors vous êtes un lâche !

DIDIER.

Votre père savait bien le contraire !

SARZANNE.

Oh !

DIDIER, s'animant.

Ne comprenez-vous donc pas que, quelle que fût l'issue de ce duel, l'honneur de cette femme resterait sur le terrain ? Or, elle porte mon nom, et tant qu'il dépendra de moi, mon nom restera intact. (Reprenant le ton railleur.) Et puis, d'ailleurs, je vous trouve singulier .. on dirait, ma parole, que c'est vous qui me cherchez querelle !... Vous confondez, mon cher, c'est moi qui ai à me venger. Eh bien ! chacun se venge à sa manière. Ma vengeance consiste en ceci : Sarzanne, il faut que vous aimiez bien cette femme pour lui avoir sacrifié votre ami ; — Lucie, il faut que vous aimiez bien cet homme pour lui avoir sacrifié votre époux, votre fille.. Eh bien ! aimez-vous ; aimez-vous beaucoup, jusqu'à ce que l'enivrement de la passion, une fois dissipé, vous vous méprisiez cordialement, vous jugeant enfin à votre valeur ; jusqu'à ce que vous, Sarzanne, vous reprochiez à cette femme votre avenir brisé ; — jusqu'à ce que vous, Lucie, vous reprochiez à cet homme votre honneur perdu ; jusqu'à ce qu'enfin, vos amours, mortes de dégoût, vous apparaissent dans toute leur hideur !... Alors... oh ! alors, croyez-moi ! je rirai bien, car je serai mieux vengé que par l'épée ou le pistolet ! Voilà mon jeu, je mets cartes sur table... vous voyez que je ne vous prends pas en traître...

SARZANNE.

Oh ! c'en est trop !... (A Didier.) Et si l'un de nous deux seulement était coupable ? si votre femme n'avait succombé qu'à la violence ?...

DIDIER, raillant.

Ah ! s'il y avait encore des Lucrèces... oui, Lucie, alors je vous vengerais ! oui, Sarzanne, alors je vous tuerais !... Mais Lucrèce s'est tuée... et ma femme est vivante.

SARZANNE.

Pourtant, Didier, sachez-le : telle est la vérité... moi seul en effet, je suis coupable, et votre femme a été la victime d'un piége odieux, dont j'ai horreur !... mais qui me vengeait de sept années de mépris et de dédain.

DIDIER, d'un ton menaçant.

Parlez-vous sincèrement ?

LUCIE, bondissant.

Non, Monsieur !... Vous ne voyez donc pas que monsieur de Sarzanne vous fait ce mensonge par générosité... pour m'absoudre !...

SARZANNE.

Non !... je parle ainsi, parce que j'ai honte de mon crime ! parce que cette iniquité me révolte ! Cette femme est innocente !..

DIDIER.

Ainsi, vous déclarez que vous êtes un infâme !

SARZANNE.

Oui !...

DIDIER.

Un misérable !... un lâche !...

SARZANNE.

Oui !... oui !... mais marchons * !...

* Didier, Lucie, Sarzanne.

LUCIE.

Arrêtez !... Monsieur de Sarzanne a menti, Monsieur; c'est volontairement que je vous ai offensé. Vous battre !... pour moi !... mais c'est moi qui dois mourir ! Qu'avez-vous fait, vous ?... Et lui, n'est-il pas libre d'aimer ? Seule je vous ai outragé, et seule il faut me punir. Faites de moi ce que vous voudrez; je subirai tout, je suis prête...

DIDIER.

Comme vous avez peur que je vous le tue !...

SARZANNE.

Et moi, je proteste sur mon honneur...

LUCIE, l'interrompant.

Ah ! çà mais... que faites-vous donc ici, monsieur de Sarzanne ? comment osez-vous y être ? vous ne comprenez donc pas que votre présence est un supplice de plus pour moi ? Sortez, Monsieur... mais sortez donc !...

SARZANNE, anéanti.

J'obéis, Madame ! (Il sort.)

SCÈNE VIII.

LUCIE. DIDIER *.

DIDIER.

Comme vous êtes dure, Lucie, avec M. de Sarzanne !... Prenez garde, il pourrait ne pas revenir...

LUCIE, avec désespoir.

Oh ! tiens, tue-moi, Didier, tue-moi, je t'en prie ; mais ne me traite pas avec ce mépris qui me rend folle.

DIDIER.

Vous tuer !... Pour tuer, il faut aimer.

LUCIE.

Et tu ne m'aimes plus !

DIDIER, avec mépris.

Moi ?

LUCIE.

Non !... non !... pardon... oubliez ce que je viens de vous dire... vous agissez comme vous le voulez... vous en avez le droit... Je vous suis odieuse, eh bien ! laissez-moi m'en aller... laissez-moi délivrer votre maison de celle qui l'a souillée !... laissez-moi, je vous en prie, me retirer chez ma mère ?..

DIDIER.

Malheureusement c'est impossible !... Nous appartenons au monde ; et que répondrais-je à ceux qui me demanderaient la cause de ce départ ? On finirait par deviner la vérité, et votre réputation n'est pas à vous, elle est le bien de votre fille. Vous avez pu me voler mon honneur... je vous forcerai à respecter celui de mon enfant... vous resterez ici.

LUCIE.

Ah ! vous avez raison, Monsieur !... vous venez de prononcer un mot qui me réveille !... qui m'éclaire. Oui, oui... c'est juste... quelques châtiments que me réserve votre colère, je serai forte pour les supporter, je vous le jure ; et mes souffrances de chaque jour, je les oublierai toutes en embrassant ma fille le soir...

DIDIER, tranquillement.

Votre fille ?... vous ne la verrez plus...

LUCIE.

Que dites-vous là, Didier ? ce n'est pas possible !.. vous voulez m'effrayer !... (Elle court à la porte de gauche.) Pauline ! Pauline !.. viens, mon enfant...

DIDIER.

N'appelez pas : Pauline n'est plus ici.

LUCIE.

Plus ici ? mais où donc ? où l'avez-vous conduite ?

DIDIER.

Dans une maison où les bons exemples lui seront prodigués, et où veillera sur elle la tendresse de son père.

LUCIE.

Ne plus voir ma fille !... mais si je ne me suis pas tuée, Didier, c'est qu'il m'a semblé qu'une mère n'avait pas le droit d'attenter à ses jours, c'est que ma fille c'est ma vie !... Tu me la rendras, Didier, tu vas me la rendre !

DIDIER.

Jamais !

LUCIE **.

Oh ! cela, c'est trop, c'est le coup de grâce... vous m'écrasez à terre... Je t'aime, tu le sais bien, je n'ai jamais aimé que toi. (Elle tombe à ses genoux.)

DIDIER.

Épargnez-moi ces comédies...

LUCIE.

Écoute, je ne puis te dire ce mystère infâme... mais je suis forte, va. D'abord, je vais mourir, et, si je ne mérite plus ton

* Didier, Lucie.
** Lucie, Didier.

estime, je mérite ta pitié. Tu détournes de moi tes yeux irrités... tu ne me crois pas... oh! c'est horrible!.. Et dire que d'un mot je pourrais changer cette haine en remords!

DIDIER.

D'un mot?

LUCIE.

D'un seul!

DIDIER, la prenant dans ses bras.

Eh bien! dis-le donc, ce mot, car tu vois bien que je t'aime encore... c'est honteux!... Je t'aime toujours!... Parle... je te croirai... Tu te tais... Veux-tu parler?... mais parle donc!

LUCIE.

Non... non... c'est impossible... (A part.) Moi, morte, s'il se fait tuer, que deviendra Pauline?

DIDIER.

Vous me trompiez encore, et je m'y laissais prendre!.. Allons, en voilà assez...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHAMPAGNE.

DIDIER, à Champagne.

Que voulez-vous? que venez-vous faire ici?

CHAMPAGNE, à part.

Tiens! Madame qui pleure!... (Haut.) Monsieur, c'est une lettre...

DIDIER.

C'est bien... donnez... (Il la prend.)

CHAMPAGNE.

Mais, c'est pour Madame.

DIDIER.

Sortez!

SCÈNE X.

LUCIE, DIDIER *.

DIDIER, brisant le cachet froidement.

Cette lettre est de M. de Sarzanne. (Il lit à haute voix; Lucie, absorbée, ne l'entend pas.) « Madame, ne vous indignez pas de ce que « vous allez lire : jamais paroles semblables ne sont sorties d'un « cœur plus désolé. Devant le sort que votre mari vous réserve, « vous éprouverez bientôt le besoin de souffrir en liberté. Ce « droit de douleur, laissez-moi vous l'assurer. Pendant toute la « soirée, une chaise de poste vous attendra derrière le mur du « parc... Qu'avez-vous à redouter de moi maintenant?... Je ne « veux plus que vous conduire chez une de mes parentes dont « le caractère et la position vous assurent un asile inviolable « et respecté. Là du moins, Lucie, il vous sera permis de pleu- « rer... Que le volet de votre chambre, fermé à moitié, m'ap- « prenne que vous êtes seule et que vous consentez à partir : je « viendrai, sinon... » (Didier s'interrompt; il s'aperçoit que Lucie, absorbée dans sa douleur, ne l'a pas écouté : alors il va fermer à moitié le volet de la fenêtre, et revient; puis, il froisse la lettre entre ses mains et regarde Lucie. Il est debout derrière elle et, comme par inspiration, fait un geste qui veut dire : Tu vas parler!... Et il continue, comme s'il lisait en substituant sa propre idée au texte de la lettre qu'il ne regarde pas.) « Sinon, Lucie... (Élevant la voix pour attirer l'attention de Lucie.) à l'heure où vous recevrez cette lettre, je serai déjà loin Demain, je m'embarque : pour où, nul ne le saura... Après-demain, j'aurai disparu de votre vie pour toujours! »

LUCIE, bondissant.

Il est parti!...

DIDIER, froidement.

Vous l'entendez.

LUCIE.

Il est parti, pour toujours? on ne sait où... Tu vas tout savoir, Didier... Oh! maintenant, je te le jure... tu vas tout savoir!

* Lucie, assise sur le canape; Didier, debout, à droite.

DIDIER.

Enfin!...

LUCIE.

Je vais parler avant de mourir, et vous léguer des remords éternels... mais je veux qu'Alice, que Martin soient présents... Je veux qu'ils entendent ma confession, car ce sont des amis, eux, et ils seraient là plus tard pour apprendre à ma fille à respecter ma mémoire... Dépêchez-vous, Didier... je n'ai plus beaucoup de temps... (Alice et Martin entrent, appelés par Didier.)

SCÈNE XI.

LUCIE, DIDIER, ALICE, MARTIN.

LUCIE.

Approchez, mes amis!... mes seuls amis!... soyez mes juges. Voilà Didier qui s'est ligué pour me tuer avec un souvenir qui n'avait que faire de lui pour cela. Il m'a méprisée, écrasée... Il m'a séparée de mon enfant! Savez-vous pourquoi? savez-vous quel a été mon crime! Pour conserver à ma fille le nom de son père pur et intact, pour racheter ton honneur, Didier, j'ai donné le mien; vous allez voir!... C'était il y a sept mois... là, à cette même place, M. de Sarzanne me parlait de son amour... et moi je lui disais : Je vous hais... je vous méprise... Alors il s'assit... là... je le vois encore!... et froidement : Dans huit jours, vous serez à moi, me dit-il, ou bien, pour Didier, le déshonneur, l'infamie! Les 400,000 fr. dont Paul Didier vient de se servir pour payer ses créanciers ne lui appartenaient pas... c'était un dépôt que M. de Villeneuve...

DIDIER, furieux.

Il mentait!... Vous vous êtes laissée prendre à ce misérable piége!... M. de Villeneuve nous avait loyalement donné cet argent en déchirant mon reçu.

LUCIE, tirant un papier de son sein.

En le déchirant!... tiens, Didier. Comprends-tu maintenant?

DIDIER, anéanti.

Ah!... (Il tombe à genoux devant Lucie.)

LUCIE.

Alors vous ne direz pas à ma fille que sa mère était une infâme.

DIDIER, à genoux.

Grâce!... grâce!... Lucie!... non... tu ne mourras pas!... Je ne veux pas que tu meures...

LUCIE.

Il le faut, Didier.

MARTIN, appelant à droite.

Pauline?... qu'on aille chercher Pauline.

LUCIE.

Il est trop tard, Martin... je ne pourrais pas l'attendre... Alice, tu te souviendras de ce que tu m'as promis... tu seras sa mère... Mes amis... adieu! .. Paul... ma fille!... (Elle meurt.)

DIDIER, pousse un grand cri.

Ah! Lucie! Lucie!... morte!... (Les yeux hagards, à Martin.) Elle est morte!... (Martin s'approche de lui, le serre dans ses bras, puis recule épouvanté en s'apercevant qu'il a perdu la raison.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, SARZANNE.

(La porte du fond s'ouvre. — Sarzanne entre, un manteau sur les épaules, comme un homme qui part.)

SARZANNE, entrant.

Lucie!... (Voyant les autres.) Ah!... (Il recule.)

DIDIER, le prenant par la main et l'amenant près de Lucie en souriant.

La voilà...

SARZANNE.

Morte!... (Regardant Didier avec terreur et cherchant à dégager son bras que tient Didier.) Didier!...

MARTIN, de l'autre côté de Sarzanne.

Il est fou. (Sarzanne regarde Martin qui lui prend l'autre bras et lui dit :) Oh! mais je ne le suis pas, moi, et je vous tuerai!

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64